

**Ramakrishna, Shantha (Ed.) (1997), *Translation and Multilingualism: Post-Colonial Contexts*, New Delhi, Pencraft International**

Marc Charron

Volume 43, numéro 3, septembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002219ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002219ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charron, M. (1998). Compte rendu de [Ramakrishna, Shantha (Ed.) (1997), *Translation and Multilingualism: Post-Colonial Contexts*, New Delhi, Pencraft International]. *Meta*, 43(3), 448–452. <https://doi.org/10.7202/002219ar>

# DOCUMENTATION

---

## Comptes rendus

■ RAMAKRISHNA, Shantha (Ed.) (1997), *Translation and Multilingualism: Post-Colonial Contexts*, New Delhi, Pencraft International.

On a assisté, au cours de la dernière décennie, à l'amorce d'un dialogue entre la traductologie et les «études post-coloniales» («post-colonial studies»)<sup>1</sup>. À une liste de titres encore relativement limitée, vient s'ajouter un collectif dirigé par Shantha Ramakrishna, ouvrage qui présente les actes d'un «séminaire national» intitulé *Translation and Multilingualism in Post-Colonial Contexts: Indian and Canadian Experiences*, tenu à l'École de langues de l'Université Jawaharlal Nehru (New Delhi) en janvier 1996. L'objectif visé par le séminaire était d'initier, selon les organisateurs, un débat sur la traduction telle qu'elle se pratique dans les sociétés multilingues post-coloniales.

On comprendra aisément que la société indienne figure, en raison de sa situation multilingue et de son statut de colonie britannique jusqu'en 1947, parmi celles qui participent le plus activement à ce dialogue et qui font le plus l'objet des réflexions qui en découlent. Quant à la mise en parallèle de la problématique spécifiquement canadienne avec la complexité du cas indien, on ne saurait manquer de souligner les différences fondamentales qui existent sur les plans linguistique (moins de langues «touchées» au Canada, en plus du fait que la langue «en position de vulnérabilité» demeure une langue «internationale») et social (le Canada étant considéré comme un pays riche et, en principe, moins hiérarchisé)<sup>2</sup>. Sous cet angle, une démarche comparative (ainsi que le sous-entend le titre du collectif) pourrait sembler étonnante, voire difficile à justifier sur le plan méthodologique.

Cette «anthologie», ainsi désignée par la directrice de l'ouvrage, comporte quatre parties regroupant respectivement six, quatre, cinq et six articles. La première partie traite du multilinguisme; la deuxième, de la planification linguistique; la troisième, des perspectives théoriques post-coloniales en traduction; et la quatrième, des approches et stratégies traductionnelles existantes. Dans son introduction, Shantha Ramakrishna fait remarquer que les questions touchant la langue et la traduction, en Inde par exemple, sont d'autant plus complexes en raison du «contexte post-colonial» (le découpage «linguistique» de la fédération indienne en plusieurs États constituant sans doute l'illustration la plus concrète de cette réalité). Ramakrishna rappelle avec justesse que la traductologie ne s'est que trop peu intéressée à ce phénomène, qui s'opère souvent entre cultures non occidentales (souvent à l'intérieur d'un même pays); elle soutient que la théorie et la pratique de la traduction ont, pour ainsi dire, la responsabilité de se tourner vers ces cultures, et que les questions poli-

tico-culturelles entourant la pratique de la traduction en contexte post-colonial sont plus que jamais d'actualité.

#### PREMIÈRE PARTIE : 'MULTILINGUALISM'

Ce qui ressort des six articles regroupés sous ce titre, c'est à quel point la présence (sur un territoire dit national) de langues inégales en rayonnement et en simples termes démographiques accentue les problématiques normalement associées à la pratique de la traduction. Indra Nath Choudhuri fait valoir, dans «Plurality of Languages and Literature in Translation», que l'usage des *upbhasas* ou des langues tribales en littérature, comme langues «intermédiaires», obligent la théorie de la traduction à revoir certaines notions reçues. En subvertissant les hiérarchies en place, ces «languages of 'in between'» amènent inévitablement des systèmes de signification et de représentation fort distincts à interagir. La traduction devient alors un lieu où se négocient activement certaines tensions et transitions sociales, mais aussi où il est possible d'apprécier l'unité nécessaire à ces langues pour la compréhension des systèmes de signification et de représentation. Dans «Multilingualism, Colonialism, and Translation», R. K. Agnihotri déplore que la pédagogie en Inde continue d'évoluer à l'intérieur d'un cadre unilingue et propose donc que la traduction devienne une méthode d'enseignement privilégiée dans les salles de classe multilingues, sans quoi il ne peut qu'y avoir, d'une part, homogénéisation et standardisation et, d'autre part, accentuation de l'ethnocentrisme et de l'autoritarisme. En présentant la problématique d'un point de vue plus engagé, Lakshmi Kannan fait appel à la diversité linguistique indienne et milite pour une «diglossie sociétale<sup>3</sup>» où les langues en présence, une fois leur valeur fonctionnelle pleinement assurée, peuvent entretenir des relations non conflictuelles. Hansraj Dua dit souhaiter pour sa part, dans «Science Education, Language Dominance and Multilingualism», que la planification de l'enseignement des sciences en Inde passe par une approche multilingue qui reconnaîtrait d'emblée le problème de la domination de l'anglais (position que la science a contribué à maintenir) et le besoin de restructurer le système d'éducation actuel afin de permettre aux langues indiennes d'y jouer un rôle de plus grande importance. Imtiaz Hasnain, dans son article «New Economic Policy and the Fate of Minority Languages», reprend un modèle néo-classique d'économie linguistique<sup>4</sup> dans le but d'évaluer l'impact de la «New Economic Policy» (aussi appelée «Globalization» dans le texte) sur la marginalisation de certaines langues indiennes. Le dernier article de cette première partie de l'ouvrage, «Organic and Structural Pluralism : A Review of Translation Activity in India and Canada» de Lachman M. Khubchandani, présente la notion de «pluralisme culturel» et soutient que le type de pluralisme en Inde est de nature «organique» (où la traduction joue d'abord un rôle complémentaire), alors que celui prévalant au Canada est plutôt «structurel» (où la traduction joue surtout un rôle «adversatif»).

#### DEUXIÈME PARTIE : 'LANGUAGE POLICY AND PLANNING'

La deuxième partie du collectif porte sur les interventions gouvernementales et institutionnelles en matière de planification linguistique. Dans «Language Policy and Planning : An Indian Perspective», D. P. Pattanayak brosse un tableau succinct de la législation linguistique en Inde depuis 1947 et relève les choix contradictoires ayant mené à l'inclusion ou à l'exclusion de certaines langues au sein de la «Eighth Schedule» de la constitution du pays. Le texte de Monique C. Cormier et Paul St-Pierre, «Language Planning and Terminology: The Case of Quebec», fait l'historique et l'analyse des interventions du gouvernement québécois en matière linguistique et terminologique depuis les années 1960. Il en ressort que les questions démographiques (qui comprennent celles liées à l'intégration linguistique

des immigrants), socio-professionnelles (le français comme langue de travail) et, même, d'ordre symbolique (par exemple, le refus de parler une langue étant perçu comme un refus de «reconnaître» ses locuteurs) sont encore aujourd'hui celles qui caractérisent principalement le débat linguistique au Québec. Pour sa part, B. Mallikarjun offre une analyse de la politique linguistique au Karnataka : la traduction et ses rapports avec les appareils administratif et judiciaire officiels, l'éducation, les communications de masse et la littérature sont brièvement présentés. Enfin, Gabriel Moyal, dans «Teaching the Other Official Language in Ontario Universities», tente de montrer que l'enseignement du «français-l'autre-langue-officielle» dans les universités ontariennes n'a pratiquement jamais reposé sur une vision pédagogique à long terme de l'enseignement des langues secondes.

### TROISIÈME PARTIE : 'TRANSLATION PERSPECTIVES'

La troisième partie de l'ouvrage est celle qui aborde de la façon la plus directe les problèmes théoriques et métathéoriques de la traduction. L'article de Paul St-Pierre, «Translation in a Plurial Post-Colonial Context: India», fait entre autres ressortir les enjeux théoriques qui lient pratique traduisante et autorité politico-culturelle, en montrant que la traduction est un lieu d'actualisation et de transformation des rapports de forces entre certaines langues ou communautés indiennes. Dans «Philosophy of Translation: Subordination or Subordinating: Translating Technical Texts from Sanskrit — Now and Then», Kapil Kapoor estime qu'il faut dissiper les idées reçues concernant le «texte indien» et s'assurer à la fois que les nouvelles traductions des textes sanscrits rendent bien les structures conceptuelles indiennes dans différents domaines de recherche, et qu'elles trouvent à participer pleinement aux débats sur les questions linguistiques et culturelles de l'heure. L'article de Barbara Godard, «Culture as Translation», analyse les fondements théoriques des ouvrages de trois traductologues canadiennes : Sherry Simon, *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Betty Bernardski, *Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité*, et Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. En s'appuyant sur certains concepts bakhtiniens auxquels les traductologues font elles-mêmes appel dans leur ouvrage, Godard dit préférer la position théorique de Brisset (qui aborde la fonction du traducteur en tant que sujet collectif), position qu'elle trouve plus apte, du point de vue des «études post-coloniales» et des littératures «en émergence», à rendre compte du lieu d'énonciation réel de la traduction. L'article de R. S. Gupta, «Translation: A Sociolinguistic Perspective», dresse une liste des facteurs contextuels qui déterminent le devenir d'une traduction. Gupta reconnaît que la nature même de la traduction littéraire varie selon la perspective qu'adopte le lecteur, selon qu'elle est perçue comme appropriation, rapprochement, enrichissement, etc.; il juge néanmoins impératif de sonder systématiquement les attitudes et les motivations derrière toute entreprise traductionnelle. Dans le dernier article de cette troisième partie, «Translation and Cultural Politics in Canada», Sherry Simon soutient que toute pratique et toute théorie de la traduction relèvent d'une théorie de la culture qui les englobe et qui fait ressortir les rapports entre les notions d'identité et de différence. Selon elle, les traducteurs canadiens sont parmi les mieux placés pour comprendre la complexité des échanges culturels et des changements que ceux-ci sont susceptibles de provoquer.

### QUATRIÈME PARTIE : 'APPROACHES AND STRATEGIES'

Cette quatrième et dernière partie de l'ouvrage est presque entièrement consacrée aux questions d'«appropriation culturelle». Dans «Translation as Assimilation/Appropriation in Canada and India», K. Chellappan fait valoir que là où le traducteur canadien cherche habi-

tuellement à faire ressortir les différences culturelles entre les deux groupes linguistiques, son vis-à-vis indien cherche plutôt à exploiter ce qui unit ces mêmes groupes. Dans «Translation as Subversion: The Case of an Oriya Adaptation of Charles Dickens' *A Tale of Two Cities*», Jatindra K. Nayak et H. S. Mohapatra montrent que la traduction-adaptation de Mishra évacue du roman de Dickens les «présupposés impérialistes» («imperial assumptions») pour faire place à une virulente charge nationaliste et anticoloniale, qui propose non pas une naturalisation mais une «oriyanisation» («Oriyanization») du texte. Pour sa part, Sukrita Paul Kumar présente, dans «Language as Content: Literary Translation into English», l'exemple de la traduction anglaise de 1992 du roman autobiographique persan *Nashtar* de 1790 (effectuée à partir de l'édition ourdoue de 1893), afin d'illustrer la façon dont s'opère, sur une période de temps appréciable, une normalisation du texte conforme à des procédés narratifs issus du paradigme d'acculturation coloniale, qui demeure toujours bien ancré dans la société réceptrice. C'est la raison pour laquelle Kumar encourage une certaine manipulation / transformation de la langue cible qui laisserait transparaître la spécificité culturelle de l'original. L'article de N. Kamala, «Re-Presentation of Indian Women in Translation», explore la question de la traduction et de l'«anthologisation» en anglais de nouvelles d'auteurs indiennes. Kamala accorde une importance particulière aux problèmes éditoriaux liés à la réception et aux structures de pouvoir, aux rapports entre les cultures nationales et régionales et aux relations asymétriques entre l'anglais et ces mêmes langues régionales. Quant à l'article de Malashri Lal, «Translating the 'Indian': Michael Ondaatje's *The English Patient* and Bharati Mukherjee's *Darkness*», il cherche à déterminer si les écrivains indiens vivant à l'étranger ont acquis la liberté intellectuelle nécessaire pour (re)présenter leur culture d'origine sans l'assujettir à une vision stéréotypée («tokenism»). Tout en se gardant d'accuser les auteurs de fiction, Lal estime qu'il incombe aux critiques d'analyser les dimensions politiques des stratégies de représentation développées dans de telles œuvres. Enfin, dans «India, England, France: A (Post-)Colonial Translational Triangle», Harish Trivedi explique les raisons historiques et politiques qui ont marqué l'extraordinaire réception de la littérature française en Inde (surtout à travers des traductions en hindi); l'auteur rappelle les principaux critères qui ont pu assurer cette grande diffusion, le principal étant que la littérature française pouvait servir, à cause de son prestige à l'échelle internationale, de rempart contre la domination complète du canon littéraire anglais sur le sol indien.

*Translation and Multilingualism: Post-Colonial Contexts* remplit donc le mandat que s'étaient fixé les organisateurs du «séminaire national» à l'origine du collectif. On regrettera seulement que les quelques analyses comparatives (dans lesquelles il est question d'étudier une problématique particulière tant en Inde qu'au Canada) n'arrivent que très rarement à aller au-delà de généralités (du point de vue traductionnel) sur ce qui permet de confronter réellement les deux (multi)cultures. Pour que cela soit possible, il faudrait avant tout revoir un aspect qui me semble ici fondamental, soit la prémisse qui autorise à parler de la «condition post-coloniale» du Canada en 1998, et qui s'avère un axiome plus problématique à mon avis que ne le suggère le ton général du collectif. On peut néanmoins imaginer que, une fois bien documentées les analyses traductologiques sur ladite condition post-coloniale (dans les deux pays), il sera possible et souhaitable d'engager de véritables travaux comparatifs.

MARC CHARRON

*Université de Montréal, Montréal, Canada*

#### Notes

1. On n'a qu'à penser aux ouvrages de Vicente L. Rafael (1988) : *Contracting Colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society under Early Spanish Rule*, Ithaca, Cornell University Press, et de

Tejaswini Niranjana (1992) : *Siting Translation: History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley/Los Angeles/Oxford, University of California Press; au collectif dirigé par Anuradha Dingwaney et Carol Maier (dir.) (1995) : *Between Languages and Cultures: Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press; ainsi qu'aux numéros spéciaux que les revues *Meta* et *TTR* ont consacré à la question l'année dernière.

2. Là où le Canada s'avérerait plus complexe que l'Inde, c'est quant à la question de la remise en cause du système fédéral par une partie importante du groupe linguistique minoritaire au pays, quoique majoritaire au niveau provincial.

3. Kannan emprunte ce terme au sociolinguiste Charles Albert Ferguson, «Diglossia», *Word*, 1959, pp. 325-40, repris dans Joshua A. Fishman (dir.) (1989) : *Language and Ethnicity in Minority Sociolinguistic Perspective*, Clevedon/Philadelphie, Multilingual Matters Ltd., p. 145.

4. Modèle qui mesure la répartition des activités linguistiques chez certains sujets bilingues selon que le temps consacré à telle ou telle activité augmente ou décroît proportionnellement à la répartition de l'argent consacré à la pratique de ces mêmes activités.